LES

PASQUINADES

Aux

Citadins et Citadines,

Collégiens et Couventines

AMOROSO

Editeurs : { Pierre E. E. D.
Jacques E. G. F.

Soyons sérieux... !!

Québec 15 mars 1913.

Prix : 10 sous.

Imp. l'"Action Sociale", Québec.



A l'aurore des "Pasquinades"

Louis Veuillot, qui fut étudiant à la faculté des journaleux de son temps, écrivait un jour dans une lettre à un ami :

« Trois choses sont douces en ce monde : faire plaisir à ceux qui nous aiment, ensuite à ceux que nous n'aimons pas, et puis faire peur aux méchants. Après cela, il n'y a plus rien ou pas grand chose. »

Mais Louis Veuillot oubliait qu'il devait paraître en l'année malchanceuse 1913, une revue estudiante, dans la bonne ville de de Québec. Lui qui a connu tous les raffinements de son siècle et les vertigineuses ascentions des Alpes de l'esprit humain, ignorait que les étudiants frayeraient un jour avec le journalisme.....

Les « Pasquinades » vous en apportent l'indéniable preuve. Aussi, dès le début, tenons-nous à vous donner le sommaire de cette revue. Vous ne trouverez pas dans ces pages, d'éditoriaux ronflants, d'argumentations serrées, de thèses de saint Thomas, de considérations sur les « stériles soucis dont notre journée est pleine » ; nous ne discuterons pas la question de savoir si l'assiette du crédit pourrait s'élargir sans l'augmentation du nombre des banques, encore moins la nécessité de l'économie politique ; nous ne traiterons pas non plus, de pathologie pensionnaire ou....externe, de rhino-laryngologie, de gynéco-ophtalmo-déontologie ; nous ne verserons pas davantage dans de verdoyantes discussions sur l'utilité de la culture sylvicole du Liquidambar styraciflua, sur l'élevage en pépinière de l'Amélanchier canadensis ; nous ne nous fendrons pas de longues démonstrations sur l'arpentage par latitudes et départs, ou sur la différentiation des fonctions explicites d'une seule variable, dérivée de Xm...., et vous aurez par là l'anatomie descriptive de notre publication.

Beaucoup de gens dans tous les âges, dans tous les siècles, dans tous les pays, dans tous les royaumes, dans les empires, duchés, principautés, républiques...., etc., se sont demandés avec un gros point d'interrogation si la poule aux œufs d'or avait jamais vu le jour. Nous osons trancher ce nœud gordien, en affirmant qu'elle prend naissance avec l'apparition des « Pasquinades ».

Le phénomène ne surprendra pas ceux qui feront le pèlerinage à travers les pages de cette revue. Ils verront de quel bois se chauffe la nature de l'étudiant, de cet être mystérieux, de ce Sphynx dont aucun Œdipe 20ième siècle n'a réussi à déchiffrer l'énigme.

Et sur ce, ami lecteur, amie lectrice, nous vous souhaitons : bon voyage !

« Les Éditeurs ».

Conte de Pâques

L'œuf bleu

Autrefois, mes enfants, — si j'en crois Frère Jacques,
Moine fameux, cité par maints auteurs latins —
Les coqs de fer qu'on voit sur les clochers hautains,
Pondaient un grand œuf bleu tous les matins de Pâques,
Un œuf bleu que guettaient, avec des yeux goulus,
Le riche en son manoir, le pauvre en sa bicoque ;
Car celui qui pouvait le manger à la coque,
Au dire des savants, ne mourait jamais plus.
Or, dans un vague îlot d'une mer innommée,
Était un clocher blanc pourvu d'un coq hardi,
Qui, très correctement, pondait, le jour susdit
Un gigantesque œuf bleu sur la foule affamée.
Mais on se disputait cet œuf si fortement
Que jamais nul mortel ne put le faire cuire.
Quand les gens le voyaient tourbillonner et luire
Comme un astre d'azur tombant du firmament,
Tous se ruaient, les bras tendus, vers l'œuf magique,
Bondissaient, se frappaient, s'écrasaient sans pitié ;
Et l'œuf du coq de fer, par mille mains broyé
N'était plus qu'un semblant d'omelette tragique.
Un an, le colérat dévastant la cité,
Les insulaires, pris d'une frayeur extrême,
Se portèrent en foule et, dès la mi-carême,
Sous le coq qui pond l'œuf de l'immortalité,
Ils se massèrent tous en folles grappes noires,

Sujet de méditation pour les socialistes de l'université.

Définition du socialisme : — Dis donc, Polype, qu'est-ce que c'est que le socialisme ?

— C'est pas malin : tu as un sou, j'ai une pipe : t'achète du tabac, tu me le donnes.

— Et après ?

— Eh ! bien, je fume.

— Eh ! bien, et moi ?

— Toi tu craches.

— Merci, je n'en suis pas.

A la place où l'œuf devait tomber ; si bien
Qu'on ne vit plus autour du coq aérien,
Que des houles de poings fracassant des mâchoires.
Vlan ! Vlan ! Les coups tombaient contre les torses nus,
Défonçant les torax et décrochant les têtes ;
Vlan ! Vlan ! et l'on croyait entendre des tempêtes
Au fond d'un bois humain plein de rameaux charnus.
Et les vainqueurs d'un jour installaient des échelles
Pour monter vers le coq et tendre leurs chapeaux :
Et des femmes grimpaient, couvertes d'oripeaux,
Ouvrant pour cueillir l'œuf des capes de dentelles.
On s'assomma longtemps et sans répit aucun.
Cent hommes aux Rameaux survécurent à peine ;
Le Jeudi Saint, l'on n'en vit plus qu'une quinzaine :
Et la veille de Pâques, il n'en resta plus qu'un !
Un seul, tout éclopé, d'après ce qu'on raconte.
Il ouvrit, nonobstant, sa bouche avec ferveur,
Pour happer l'œuf béni, l'œuf divin, l'œuf sauveur...
Mais il mourut, hélas ! une heure avant la ponte !
Alors le coq de fer pris d'indignation
Tendit sa patte gauche au-dessous de sa queue,
Pondit, recueillit l'œuf à la coquille bleue,
Et le croqua lui-même avec componction.
Depuis lors, mes enfants, — si j'en crois Frère Jacques,
Moine fameux cité par maints auteurs latins —
Les coqs de fer qu'on voit sur les clochers hautains
Ne pondent jamais d'œufs, même le jours de Pâques.

JEAN RAMEAU.

Il ne s'en suit pas....

Lorsque un homme et une femme marchent sans se dire un mot, il ne s'ensuit pas qu'ils soient nécessairement brouillés : Ils peuvent n'être que .... mariés.

Entendu à l'opéra :

La dame sensible. — Oh ! comme j'aime cette musique (de Faust). C'est une musique......laxative........ Une brique ! !

Quelle est la plante la plus utile à l'homme ?
C'est la plante des pieds ! !

Il pleut

Variations sur un thème connu...

Ciel ! Quel déluge ! ! !

Moins heureux que Noé, nous n'avons qu'un méchant parapluie !

Cet article est devenu indispensable à la toilette de toute personne bien élevée. J'adore les bains de mer : quant à la pluie, je proposerais bien humblement qu'on ne la jette que dans le fleuve ; ce n'est pas la place qui manque, sapristi ! !

Au lieu de faire leurs petits Chantecler et de se crêper le toupet, les gens de la « haute gomme » devraient bien plutôt étudier cet humide problème et proposer une loi pour limiter la quantité d'eau qui doit arroser la capitale chaque semaine. Je parie que ces averses simpiternelles ne sont qu'une juste punition : vous savez... l'on ne cesse de patauger dans l'aqueduc, l'arrosage, etc., etc...

Dire que depuis plus d'une semaine ce temps-là trône comme un tout-puissant ourson municipal. C'est à se féliciter de ne pas être noyé ! C'est à pleurer de n'être pas fait de caoutchouc !

Je suis à me demander si je n'ai pas fondu... et pourtant il est reconnu — j'excepte ici l'opinion de quelques jeunes filles — que je ne suis pas en « tire » de Sainte Catherine !

Et d'ailleurs, l'on me chante en 28 gammes différentes que j'engraisse ; la mélodie résonne plutôt faux à mes oreilles ; il n'y à pas à dire, la farce est diablement forcée... car il me semble à moi,

---

Les gaietés de l'auto.

Avant le dîner. — Nous regrettons d'arriver en retard, mais il nous est arrivé un accident.

— Ah ! mon dieu ! est-ce que vous êtes blessés ?

— Oh ! non, c'est un individu que nous avons écrasés avec l'auto.

— A la bonne heure ! Nous avions peur que vous ayez été retardés par quelque chose de grave.

que c'est tout le contraire qui est vrai : la preuve c'est que je me sens sécher sur place, rien que de flairer l'air humide !

Ah ! l'affreux cauchemar : rêver à cette satanée pluie, se sentir inondé, les pieds submergés et songer tout fiévreux au rhume atroce du lendemain : la tête en feu, les narines bouchées, la voix en marmelade ! c'est effrayant surtout quand on a comme unique remède de priser, repriser et surpriser ! ! !

Il est huit heures. Vite je m'éveille, et d'un bond je mets le nez à la fenêtre : Exaspérant à la fin !... il pleut toujours... l'eau s'infiltre partout, il y en a même sur mes livres près des vitres, et si j'ai le malheur de faire un faux pas, je suis certain que je mets les pattes dans une flaque épouvantablement humide.

S'il vous arrive d'oublier votre parapluie, vous allez dîner à la pluie battante. Le soir, vous arrivez chez cette chère tourterelle avec l'aspect élégant d'une poule mouillée. C'est à rendre fous ! ! ceux qui ne le sont déjà, bien entendu.

Les belles promenades, c'est le cas ou jamais de le dire, sont... à l'eau !

Certaines rues vous rappellent Vénise, ville que ni vous ni moi ne connaissons, mais ça n'a aucune importance ; drôle tout de même, il n'y a pas l'ombre d'une gondole, et c'est bien malheureux, car Monsieur perd tout le brillant mérite d'avoir ciré ses bottes et Madame oubliant de relever sa jupe... N'insistons pas.

Tout le monde est engourdi, gelé et jure contre le temps ; les caractères sont aigris en raison directe de etc. (Voir Physique, page 484).

Il faut une action prompte et décisive dans les circonstances ; alors, pour rendre service à mes concitoyens et pour dégeler esprits et corps, je propose une bienfaisante... (personne ne devine)... une bienfaisante pluie d'eau chaude.

Henri Mai.

Enfoncé ! ! !

Louis. — Mon ouvrage dans le monde, maintenant, c'est de mettre le bonnet d'âne sur la tête des autres.

Roland. — Faites attention, mon ami, de ne pas prendre le rhume ! ! ! ! ! !

"Le Moniteur"

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLIÉ À HAWKESBURY. Ont.

«*LE MONITEUR*» EST LU DANS TOUTES LES FAMILLES DE LA PROVINCE D'ONTARIO.

Il Est Par Conséquent Un Excellent Médium De Publicité ; Le Tarif Est Fonrni Sur Demande.

ABONNEZ-VOUS à ce VAILLANT CHAMPION des DROITS de VOS COMPATRIOTES de la PROVINCE-SŒUR.

Le plus sûr moyen de se tenir au courant des faits et gestes de nos frères ontariens

C'est de recevoir et lire « LE MONITEUR »

ABONNEMENT : $1.00 par année. Parait le vendredi de chaque semaine.

J.-H. LAURIN, Directeur-Propriétaire, Hawkesbury, Ont.

FORTIER & BOULANGER

BLOC MORIN **COTE de la MONTAGNE**

Représentants de la "SAUVEGARDE" Compagnie d'Assurance-Vie

Pourquoi s'assurer dans la "Sauvegarde" ?

1. Parce qu'elle est une institution essentiellement canadienne-française :
2. Parce qu'il faut pratiquer un patriotisme qui ne se paie pas seulement de mots sonores, mais surtout d'action ;
3. Parce qu'elle occupe une place d'honneur parmi les institutions canadiennes-françaises qui font notre orgueil ;
4. Parce qu'une nation doit avoir son argent, fruit du labeur de ses individus ;
5. Parce qu'en économisant pour sa race, on économise pour soi-même :
6. Parce que l'intérêt national exige que chacun fasse son devoir ;
7. C'est à nous d'être fidèles aux intérêts de notre pays.

Carabinades

—

« Impatients désirs d'une illustre vengeance. »
(CINNA)

A nos lectrices québecquoises :

Je vous adresse cette causerie, mesdames, parce qu'elle vous apporte une rectification. Je tiens à vous avouer tout d'abord, à titre d'inconnu, toute ma sincérité dans le plaidoyer « *pro domo* » que je vous écris et mon admiration pour tout ce qui parle de vous ; mais passons... Vous savez la grande nouvelle ? Je parie que vous l'ignorez... Mais non, elle est trop répandue dans notre bonne ville pour qu'elle vous ait échappé.

Oui, lectrices, se peut-il qu'à l'Université Laval de Québec, il existe deux classes d'étudiants : les bons et les mauvais !

Je vois votre orgueil féminin se révolter devant ce défi porté à la conception que vous vous faisiez de l'étudiant québecquois. La causerie de notre ami « Hubert Liauran » est venu briser, il y a quelques mois, tout ce monde d'idées dont vous viviez. Allons, existe-t-elle réellement, cette catégorie de mauvais étudiants ? Non, mesdames, n'en déplaise à Liauran.

Nous lui savons beaucoup de bonnes dispositions, d'enthousiasme et de juvénile ardeur. « Oenques fut sur terre » garçon plus bouillant, mas il eût dû mettre un frein à sa verve et se dire, comme le héros de Corneille, dans Cinna :

« Tout beau ma passion, deviens un peu moins forte. »

Je lui en veux donc un peu d'avoir montré trop d'intérêt pour son clocher et d'avoir tronqué la vérité par une assertion fausse et dangereuse.

Oui, lectrices, il n'existe à Laval, que des étudiants sages, laborieux, doublement dévoués à la tâche qui leur incombe de préparer leur avenir et de se faire aimer de vous... un tantinet.

L'étudiant connaît toute la valeur de ses vingt ans. Nous n'en sommes pas venus encore à nous demander ce qu'il faut faire du temps, comme ce personnage du bonhomme Lafontaine :

« Quant à son temps, bien sut le dépenser,
« Deux parts en fit, dont il soulait passer
« L'une à dormir et l'autre à ne rien faire. »

Le carabin se couche bien tard le matin et travaille bien tard le soir : je le concède... Mais, il est tout à la préparation de ses examens de terme ou de licence. Il rentre tard le soir... Soit... mais

« A vingt ans l'âme frissonne
« D'un trouble encore incertain,
« C'est l'heure d'amour qui sonne... »

Où a-t-il passé la soirée ? Oh ! en compagnie d'une bonne amie, déroulant le long chapelet de ses sentiments.

« Nos heures intimes, ô ma chère
« Me semblent comme un fil perlé. »

L'étudiant est gai, il aime à rire : C'est chez lui un besoin. J'en appelle comme illustration le président de la faculté de Droit. A propos, c'est lui qui a dû en faire une mine à la lecture de la causerie de ce cher Hubert. Pauvre lui ! Je gage qu'il en a fait une maladie ! Se peut-il qu'on lui ait dédié cette carabinade, à lui, conservateur par principes, dont le cœur ne vibre qu'à l'unisson des vieux souvenirs évocateurs. Quelle idée !

Fumisterie donc, que cette idée d'un groupe de mauvais étudiants chez nous !

En terminant, je m'en voudrais, il me semble, si je négligeais de vous dire, mesdames, combien nous sommes sensibles à l'empire que vous avez sur nos cœurs.

Par la saison qui commence, le soleil du Renouveau ajoute à vos charmes je ne sais quel délicieux ornement qui vous vient roser la peau. Vos regards sont plus chauds et vous êtes ravissantes...

« Si vous saviez ce que fait naître,
« Dans l'âme triste un pur regard. »

Continuez, mesdames à veiller sur nous. Notre séjour à Laval est trop court pour que vous n'y jettiez un rayon de soleil.

Quant aux carabins de l'Université, ils veulent dire, avec le poète : Mes amies,

« Il faut qu'en nos vieux jours, au déclin de la vie,
« Quand nous regarderons la route alors finie,
« Vos yeux ne puissent voir dans le sillon tracé
« Qu'un long rayon d'amour éclairant le passé. »

Amicalement,

BON RABIN, E. E. D.

Chez le dentiste

Oh ! les visites aux dentistes !
Combien cruelles, combien tristes !
Oh ! l'attente dans les salons
Où les instants semblent si longs,
Quand, assis au bord de sa chaise,
On guette, très mal à son aise,
Le moment d'aller à son tour,
Offrir, béant, un large four.

Regarder cent fois la pendule,
Qui marche trop vite ou recule,
Penser tout à coup plein d'émoi :
« Il n'y en a qu'un avant moi ! »
Douter du mal qu'on sent à peine,
Vouloir se remettre à huitaine,
Et souhaiter, pour s'en aller,
De voir le plafond s'écrouler...

Pour se calmer, saisir un livre...
S'apercevoir qu'on ne peut suivre
Le sens de la prose ou des vers,
Ou bien qu'on le tient à l'envers !
Que l'auteur seul vous exaspère,
Plamondon, Paul Rex ou Leclaire !
Que si vous ouvrez un roman.
Ce sont les « Amours de Fan-Fan ! »

Et songer alors, presque en nage,
Au fauteuil, au gros engrenage,
Au plateau surchargé d'outils
Qui sont si luisants, si gentils !
A cette atmosphère factice
Faite de vague eau dentifrice,
A la machine sans pitié
Qu'on fait tourner avec le pié...

Sur votre bouche, les dentistes
Ont des émotions d'artistes :
L'amour et le vertige aidant,
Vous craignez qu'ils n'entrent dedans !
Pour vos plaintes plus ou moins vives,
Ils ont des phrases incisives.
Et quand vous vous levez fâchés,
Disent en souriant : « Crachez ! »

Mais après tout le mieux à faire
C'est de souffrir et de se taire !
Si les dentistes, par métier,
Mangent à votre râtelier,
Vous leur devez, vous, en échange,
La dent qui guérit ou se range...
Ils sont d'utiles cruautés :
Les dents sont leurs enfants... gâtés.

MIGUEL ZAMACOIS.



L'idée de Zéphirin Veuilleux

« Messieurs, s'écria en plein conseil Zéphirin Veilleux, maire de Sainte-Mélanie, Messieurs, il y a assez longtemps que je me « désâme » pour vous autres, que je crois qua. .siment qu'on devrait me laisser mettre sur le pont l'inscription que je veux. . . »

Le père Onésime Bouchard, marguiller en charge, cracha par terre et interrompit l'orateur en disant : « Ça, c'est vrai ». Mal lui en prit, Polycarpe, du troisième rang, fils de Johnie du même rang, se lava et désignant l'interrupteur du doigt, tel Mirabeau devant le spectre de la hideuse Banqueroute, lui lança la sanglante apostrophe : « Vous, Père Onésime, vous n'avez rien à dire, et vous n'avez pas à approuver le maire dans ce qu'il dit. On le sait bien que vous voulez marier Lumina, votre fille, au garçon du maire ; que l'autre jour vous êtes allé voir le bien. . . et il aurait continué, foudroyant, si le maire n'avait pas ajourné la séance.

Et cela durait depuis deux mois, ces séances orageuses; jamais le paisible village de Sainte-Mélanie n'avait été à ce point bouleversé. Et pourtant il faut que la situation se dessine ; songez-y, il y a trois mois que le pont de la rivière a été terminé et l'on n'a pu réussir jusqu'à présent à trouver une inscription convenable à y mettre.

Il y a une partie du conseil qui incline à croire que ce que l'on pourrait trouver de mieux en fait d'inscription, c'est celle-ci :

« *Défense de trotter sur le pont.* »

Il y a d'autres conseillers qui croient qu'il ne faut rien mettre du tout. Leur prochaine élection n'est pas assurée.

Il y a aussi le curé, qui branle la tête quand on lui en parle et qui dit : « Il faudrait que ce soit en latin ». Un instant, l'on a pu croire à une solution prochaine du problème : la maîtresse d'école envoya les mots suivants au choix des conseillers :

« Le pont traverse le courant,
« N'y passez pas en courant. »

Différence entre phare et fard ?
Le phare illumine le rivage :
Le fard enlumine le visage !

La demoiselle eut un moment de gloire inoubliable. Elle s'en souviendra longtemps, et... comme des jeunesses qui allèrent la voir dans l'éclat de sa gloire. Mais peu à peu, on s'en fatigua, on les trouva insipides, l'inscription et la demoiselle. Les débats reprirent dans toute leur vigueur.

Dieu des Muses ! Tu mis au cœur des mortels cette fièvre inextinguible de toujours rechercher mieux que ce que l'on a ; tu leur mis au cœur ce désir insatiable d'un idéal jamais atteint. Cruel, réponds-nous, et dis-nous après quelles tortures de ta part, Zéphirin Veilleux, maire de Sainte-Mélanie, vit son idée triompher d'une joute intellectuelle sans précédent et fit peindre au-dessus du pont désormais fameux, cette géniose inscription :

« Le présent pont a été fait ici. »

JULES MOINEAU,

(De la *Petite Feuille*, 1er avril 1909).

Dépêches télépathiques

Quelques exemplaires de la dernière édition du résumé de droit romain en trois volumes reliés en veau de Russie. S'adresser à Léonidas Gagnon, légiste distingué.

Profitez des quelques jours qui restent pour vous procurer une carte d'entrée pour la prochaine « Rigolade » qui aura lieu au couvent de Bellevue, rue Champlain. Il y aura chant, musique et surtout nombre de discours et de présentations par le président à vie, Maître L. H. Leclerc, de la société légale de Leclerc et Warren.

Hubert Liauran a eu un élan de tendresse hardie et chaste ! ! sur le brise-glace Montcalm : c'est là que pour la première fois il a réussi à briser la glace qui les séparait tous deux, lui et .... elle.

Le gérant Rouleau du club de hockey le « Forestier » invite tous ses amis à une petite fête intime pour sa-me-di prochain.

Perdu. — Un « pinch » aussi élégant que duveté, aux alentours de la Maternité. Prière de le remettre au docteur Tousignant. Récompense pathologique.

Société anonyme française des carabins à moustache.
Président : Dr Lafleur ;
Vice-président, Ingénieur Patry ;
Secrétaire : Notaire Mathieu ;
Trésorier : Avocat Rochette.
Les inscriptions sont reçues chaque jour au bureau du secrétaire entre 2 et 4 heures de l'avant-midi. Une souscription de deux sous sera exigée. La société s'engage à payer un dividente de $0.01 %, si ses affaires avec Lapointe & Cie, perruquiers et coiffeurs, continuent de bien aller.

Sur l'air de voir Naples et ....
Voir la canne de Plante et....s'enfuir !
Voir l'amie de Guillemette et....sourire !
Voir pérorer Pinard et....s'endormir !
Voir philosopher Bouliane et....pâlir !
Voir chanter Garceau et....s'engloutir !
Voir fumer Gosselin et....blêmir !
Voir Bolduc chanter et....frémir !
Voir la chambre de Louis et s'en revenir !
Voir déclamer Zannetin et....crever de rire !
Voir l'ardeur de Powell et....languir !
Voir les œillades de Toutant et....mourir ! ! !.—Bistouri.

Épopée d'étudiants

Dédiée amoureusement aux habitants de Choseville.

Je crois inutile en commençant cette histoire aussi vraie que déconcertante d'en présenter les acteurs aux citoyens et citoyennes de la bonne ville de Québec qui se couchent à l'heure des poules et qui ne trouvent rien de plus délicieux que de se faire réveiller vers les minuit par les gais refrains des étudiants. Il faut vous dire aussi — puisque c'est chose connue — que l'étudiant est au dire des gentilles québecquoises le plus charmant représentant de l'humanité dans notre ville et j'ajoute — ce que l'on chuchotte partout — que les étudiants en groupe ne sont pas, tant s'en faut, des Enfants Jésus de Prague dans des niches. Ce n'est certes pas à eux que l'on fera le reproche de ne pas être assez éveillés et nombre de maîtresses de pension s'accordent à dire qu'ils se couchent un peu tard ; mais enfin

Vous est-il arrivé quelquefois d'accompagner l'étudiant qui se cherche une chambre ? Non, sans doute, et pourtant quoi de plus charmant que de le voir faire une dizaine de maisons, en visiter les les chambres à louer et sur le point de choisir, comme la dame lui voit le bout du nez retroussé en carabin lui poser cette question qui n'en est pas une : « Ah ! vous êtes étudiant ? c'est bien malheureux, mais nous n'en prenons pas !! » Heureusement que lors de cette aventure dont j'ai l'intention de vous parler, le groupe de vingt et quelques étudiants avaient pris la résolution de mener une vie de soldat et de se loger tout simplement sous tente. Le campement présentait le plus joli coup d'œil, situé qu'il était sur la grève tout au bord du Saint-Laurent, au fin fond d'une vieille paroisse d'en haut.

Les explorations et expériences faites durant le jour ne pouvaient suffir à consumer complètement le bois dont se chauffait notre ardeur juvénile et estudiante.... Aussi le soir venu, se tenait-il ça et là des caucus où l'on discutait le meilleur moyen à prendre pour réussir un tour sensationel capable de nous attirer les bonnes grâces des habitants et les sourires de leurs jolies filles ! !

Ce soir là, il ne fut rien décidé et le programme non tracé comportait une razzia générale sur tout le parcours de la procession. Pour commencer le fourbi, un malheureux tombereau, trop lassé de sa journée pour rentrer au foyer de la remise, dû souffrir la rude opération de se faire enlever les membres inférieurs et de se les faire replacer

Épopée d'étudiants (*Suite*)

en sens inverse de sorte qu'il aurait le lendemain l'allure un peu déconfite et marcherait les jambes diablement en dehors.

Comme c'était un beau jeudi soir, tout le monde veillait bien tranquillement ne se doutant pas le moins du monde de l'arrivée d'un cyclone tout nouveau genre — ou « modern style » pour parler français. — Cependant maint cerbère se tenait l'œil ouvert prêt à ouvrir une dangereuse pince à mollets. Faut vous dire tout de suite que cela ne nous dérangeait pas le moins du monde, car le premier de ces êtres doublement bipèdes qui se serait avisé de nous poser la plus bêtement simple question, s'en serait retourné aux enfers, à moins que . . . . mais passons.

Après une heure de marche, nous n'avions encore fait rien qui vaille : toutefois nous apprîmes le lendemain que plus d'un cultivateur ne le jugeait pas de cette manière, mais qu'était-ce, en somme, que transporter sur le bord du rivage à une dizaine d'arpents trois ou quatre balançoires pour en faire goûter tous les charmes aux habitants de la mer ! ! ! ! — belle pensée de charité chrétienne ! — Qu'était-ce que d'avoir arraché une cinquantaine de ces « tablettes lactées », c'est-à-dire servant à mettre les canistes à lait le long de la rue, et d'en jeter les débris dans le poulailler : qu'était-ce que de [illegible] la route avec des cordes de temps à autre pour rompre la mo[illegible]onie de la route et aussi. . . . les jambes des gens qui aiment une marche par un soir sans lune ; qu'était-ce enfin que de mettre ici et là dans la fenêtre de la salle où l'on veillait un tric-trac agaçant, épeurant même mais bien innoffensif en soi. Quétait-ce que tout cela ? Des enfantillages, des insignifiances pour tout dire ; et pourtant plus d'un brûlait de se signaler par quelque action d'éclat pour être cité le lendemain à l'ordre du soir ! ! !

Heureusement que nous tombons sur une maison où l'on faisait une noce endiablée ce soir là : nous saisîmes l'occasion par les cheveux ou par le cou, car je me rappelle pas bien si elle était chauve ou non ; la bonne fortune voulut que ce fut notre salut.

Toute troupe bien organisée a ses éclaireurs et la nôtre n'était pas de celles où l'on ne s'éclaire qu'à la chandelle si bien que je fus désigné pour aller faire une tournée d'inspection autour de la forteresse. Je m'approchai de la fenêtre et promenai mes regards sur ces bonnes gens dansant avec frénésie une sorte de danse « carrée » mais qui me parut fort mal équarrie ; il y avait bien trente personnes sans compter les femmes et les enfants ; sur le piano une vieille fille étendait ses pattes de dinde sur le clavier, et quelles pattes ! ! J'avais une si folle envie de prendre part à la noce que je me retournai pour faire signe aux copains de venir voir le cirque de près. Mais au moment où j'allais faire le sifflement d'usage il me sembla entendre le pas

Épopée d'étudiants (*Suite*)

d'un quidam qui se dirigeait précisément de mon côté ; je distinguai même une forme robuste et rien de plus pressé alors que de m'aplatir sur le mur comme une simple galette.

Je ne vous cacherai pas que j'en voyais de toutes les couleurs car l'individu me semblait en avoir un culot. Je retins mon souffle comme il passait près de moi et du coin de l'œil je le toise. Oh ! surprise, je venais de reconnaître un copain. « Diable que tu m'as fait peur », lui dis-je à brûle pourpoint !. Cette bête exclamation produisit l'effet d'un coup de canon dans une pipe et vous auriez dû voir mon type faire un bond, je ne vous ments pas, d'au moins trois pieds. — « Que t'es bête », me répondit-il poliment et tous deux nous rejoignîmes mes le régiment. Mon ami venait de découvrir quelque chose de pas banal dans la remise : il s'agissait d'une longue escalier facile à « avaindre », dont on pourrait orner le devant de la maison. Sitôt dit que fait et nous voilà après un vigoureux effort qui coûta bien quelques planches à la cloison, nous voilà, dis-je, chargés du précieux fardeau que nous déposons bien tranquillement contre la porte qu'il bouchait toute entière. Maintenant il s'agissait d'attirer un peu l'attention des gens de l'intérieur. Pour lancer l'invitation de venir contempler la belle vue qui s'offrirait à leurs regards dès qu'ils ouvriraient la porte, nous eûmes recours à un moyen nouveau jugeant que le faible toc-toc de la main était trop vieux et trop classique pour des tenants de l'école réformiste.

Armé d'une longue perche, l'un de nous s'avança vers la porte pendant que les autres se cachaient dans l'herbe pour juger de l'effet. Notre homme était bien décidé, car tout-à-coup nous entendîmes le bruit de trois formidables coups suivi du tintamarre de la perche retombant lourdement sur le perron. Au même instant la porte s'entrouvrit, l'escalier fit une pirouette monumentale pendant que tous les chiens présents à la noce se jettaient à la poursuite de l'inconnu.

De notre cachette nous pouvions suivre les moindres détails de la poursuite et en même temps contempler la scène qui se déroulait dans la maison : la demoiselle au piano avait perdu connaissance en faisant un accord aussi faux que lamentable, la danse était interrompue, les femmes pâles de frayeur et les hommes brandissant leurs poings n'étaient pas en train de réciter le chapelet pour le repos de nos âmes. Nous avions peine à retenir le fou rire qui nous envahissait et prudemment nous levâmes le s[illegible]ge pendant qu'au loin les chiens aboyaient et que d'autres imploraient le secours de leurs ancêtres.

De retour au campement, heureux de retrouver le héros de la fête sain et sauf, nous en eûmes pour un gros quart d'heure à nos

Epopée d'étudiants (*Suite et fin*)

tordre de rire. Le lendemain, grand émoi dans la paroisse, des revenants avaient jeté un r'sort, car deux pauvres chiens avaient perdu la vie dans la poursuite sans pouvoir la retrouver. Nous fûmes les premiers à débiter de longs discours pour savoir le meilleur moyen à prendre pour conjurer ces êtres malfaisants, et tout le monde applaudit à s'en fendre les mains.

Maintenant que ces jours sont loins, il suffit de rappeler cette aventure pour que nous en mourrions de rire. Nous sommes tous bien vivants quand même : mais s'il nous arrivait de retourner camper au même endroit, peut-être les bonnes gens de par là reconnaîtraient-ils en nous les revenants qui leur ont causé des peurs bleues en l'an de grâce et de méchants tours, 19...

DOCTEUR P.

Une mode qui n'est qu'une manie

Chaque classe, chaque clan de la société a ses manies et ses modes. C'est pour dire qu'en ce bas monde il n'y a pas que des modistes, mais aussi nombre de maniaques. J'ai eu le malheur de rencontrer l'un de ces derniers oiseaux l'autre jour. Vous l'avez sans doute vu, ou plutôt entendu — à moins d'une bienheureuse surdité ! — et vous avez alors appris à vos dépens de quel mal il était atteint et constaté que sa manie à lui c'était de dégoiser à plein gosier, à tort et à travers, contre nos collèges classiques.

Quels sont donc ceux qui poussent ainsi des cris d'oie et piaillent de ridicule manière à faire pâmer un saule pleureur ? Des gens pleins de suffisance qui veulent paraître plus renseignés que les autres ; des individus qui, n'ayant qu'un simple vernis d'instruction se gonflent pour faire croire qu'ils ont une épaisse couche de connaissances ; des types enfin, qui, pour se faire écouter des innombrables badauds, n'ont que l'ultime ressource de hurler toujours plus fort au risque de se disloquer les mâchoires...

Écoutez un instant le baraquoin de l'un d'eux :

« Les collèges classiques ? mais vous n'y êtes pas, monsieur ! Des institutions vieillottes et moyenageuses ! Trop de poussière d'antiquité les recouvre pour qu'on puisse les moderniser ! ! ! Ce qui manque à nos éducateurs, aux curés surtout, c'est le sens pratique : l'enseignement n'est pas pratique, la méthode n'est pas pratique, rien n'est pratique... etc... etc... etc... pratique ! ! !

« Prenez seulement les universités américaines... ! »

Holà, mon ami, permettez que je vous interrompe ici. Savez-vous seulement ce que l'américanisme en éducation produit le plus souvent ? Vous semblez l'ignorer ; laissez-moi vous rafraîchir la mémoire par une légère douche de constatations personnelles. A force de tout vouloir rendre pratique, nos voisins réussissent à merveille à produire une sorte d'abatardissement intellectuel et rien de mieux. Ce que l'on prône avant tout, c'est le sport à outrance.

Ah ! pour ce qui est des jeux de plein air, ils ont tout un chapelet de « records » ; leur club a décroché moult championnats ; les journaux parlent chaque jour de leurs « étoiles » dans des notes brèves où la même bouillie est reservie à peine réchauffée...

Ces gens-là connaissent tous les champions depuis le dernier quart de siècle, au « foot-ball », au « base-ball »... etc., et, cependant, c'est à peine s'ils peuvent penser par eux-mêmes, ou simplement écrire une lettre convenable.

Une mode qui n'est qu'une manie (*Suite et fin*)

Demandez-leur un renseignement sur tel littérateur ou homme d'État, un Bismark, par exemple ; et vous pourrez vous estimer heureux si votre interlocuteur ne vous demande pas de quel club il faisait partie, ou quel était son pourcentage au bâton... ?

La classe pour eux n'est qu'une occasion de rêver toutes de toutes sortes. Les yeux fixés sur un invisible ballon, ils songent béatement aux succès probables de leur club : prenant un crayon, ils composent des équipes, parient gros sur leurs chances, remportent des victoires... jusqu'au moment où la voix du professeur les rappelant au sentiment de la réalité, leur fait manquer la « coupe » d'un cheveu.

Voilà votre écolier idéal, mon ami. Présentez-lui un journal : il vous l'arrache poliment des mains, vous lance une bouffée de fumée à la figure et saute d'un bond à la page sportive ; pour lui, c'est à cela que se résume l'utilité d'un journal, c'est sa seule raison d'être.

Connaissez-vous rien de plus renversant ? Allons, ami, un peu moins de pose à la « oncle » Herbette et laissez-moi vous dire que je préfère un jeune homme qui ne connaît peut-être pas la manière d'étouffer un adversaire, mais qui a des idées et sait les exprimer ; qui ignore le « body-check » dernier cri, mais qui peut écrire une lettre présentable et faire un discours intéressant, tout en étant poli, aimable, et capable de causer sans que les balles et les ballons ne viennent à tout moment tomber au beau milieu de la conversation.

On dira de ce dernier qu'il a fait ses études au collège de... X. P. Q.

Pour ce qui est du héros de vos réformes, monsieur, tel journal bien informé lui décernera l'alléchant diplôme suivant : « Mr. Y .. from the University of........ Z, U. S., where he received his « base-ball » education............ ? »

HENRI DES HAZARDS.

Ma cigarette

J'aime ma cigarette et sa fine fumée
Qui lentement s'enroule en l'air caracolant.
Lorsque j'en suis des yeux la spirale embaumée,
Je rêve à ton amour comme elle vacillant.

Dans les nuages bleus que fait ma cigarette,
Ta beauté m'apparaît et je crois la saisir...
Mais c'est une chimère, et comme toi, coquette?
Elle fuit me laissant seul avec mon désir...

Or quand, pour attiser le feu qui se consume,
J'aspire sa chaleur, c'est un baiser de toi
Que je crois recevoir : Voilà pourquoi je fume.
De t'embrasser de loin, c'est ma manière à moi.

Baron A. WETTENNOIT.

Avant l'hymen

Le jour où l'on nous mari A
Je m'en souviens, M. l'a B
Nous dit d'un air fort compa C
Enfants, il faudra vous ai D
Madame, vous obéir E
A votre époux, à votre che F
Puisqu'il ne pourra vous chan G
Et pour éviter qu'il vous H
Ayez toujours un air gent I
Montrez un front pur qui rou J
Évitez tous les mauvais K
C'est ainsi que toujours près d' L
Attachant son époux qui l' M
Une femme évite sa N
S'il lui tourne pourtant le d O
Et qu'il se mette à la trom P
Qu'elle ne se croit pas vain Q
Qu'elle lui montre un meilleur R
Et l'entraîne par sa tendr S
Qu'en lui voyant tant de bon T
Il en devienne tout conf U
Son amour sera retrou V
Le ménage aura le beau f X

L'Éternelle Chanson

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
Au mois de mai dans le jardin qui l'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants.
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encore de jeunes amoureux :
Et je sourirai tout en branlant la tête,
Et nous ferons un couple adorable de vieux.
Nous nous regarderons assis sous notre treille,
Avec de petits yeux attendris et brillants,
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.

Et de ce cher amour qui passe comme un rêve,
Je veux tout conserver dans le fond de mon cœur ;
Retenir, s'il se peut, l'impression trop brève,
Pour la ressavourer plus tard avec lenteur.
J'enfouis ce qui vient de lui comme un avare,
Thésaurisant avec ardeur pour mes vieux jours ;
Je serai riche alors, d'une richesse rare :
J'aurai gardé tout l'or de mes jeunes amours !
Ainsi de ce passé de ce bonheur qui s'achève
Ma mémoire parfois me rendra la douceur,
Et de ce cher amour qui passe comme un rêve,
J'aurai tout conservé dans le fond de mon cœur.

Qu'emporteront alors les rides du visage,
Mon amour se fera plus grave et plus serein,
Et comme chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain,
Songe que tous les jours des souvenirs s'entassent,
Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens,
Ces communs souvenirs toujours plus nous enlacent
Et sans cesse entre nous tissent d'autres liens.
C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faiblis par l'âge,
Mais plus fort chaque jour je serrerai ta main ;
Car vois-tu, chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.

ROSEMONDE GÉRARD,
(Mme Edmond Rostand).

Nos goûts littéraires

Un intime me posait, il y a quelques jours déjà, cette question toute vivante d'intérêt et d'actualité :

— S'est-il opéré, chez nous, depuis cinquante ans, un progrès sensible dans l'éducation de nos goûts littéraires ?

Je dus avouer que la réponse méritait de ma part une sérieuse considération, mais mon camarade, en observateur curieux et en homme doué d'un jugement sain, me donna la vraie réponse à l'interrogation qu'il me posait :

La marche du progrès littéraire, me disait-il, est bien lente dans notre Canada, parce qu'elle est entravée par un facteur des plus nuisibles, — et j'ai nommé le « mauvais goût ».

En effet, pour peu qu'on établisse le diagnostic du mal qui nuit à l'expansion du progrès littéraire, on constate que, à la base des agents qui atrophient nos inclinations naturelles vers le beau, se trouve le mauvais goût, dont on voit les manifestations dans nos sources d'inspiration et le choix de nos lectures.

Certes oui, à part d'une élite intelligente qui comprend que « l'esprit ne vit pas du médiocre mais du sublime », bien peu de nos compatriotes, avouons-le sans ambages, ont cette intelligence distinctive du beau et du laid.

Combien sont nombreux, de nos jours, ceux-là qui vivent de lectures qui assèchent l'esprit, comme la lecture des fantastiques actions de « Buffalo Bill », des « fantasia » de « Nick Carter », ou des voyages de « messire Ladébauche » au pays des ambassades ; ce sont là des lectures, comme dirait Jean-Jacques Rousseau, qui « fascinent les yeux des simples » !. . .

Qu'il est grand, également, le nombre de nos gens qui repaissent leur intelligence de romans sans valeur et qui oublient de s'inspirer à la bonne source d'inspiration ! Peut-on pousser plus loin le « farniente » de l'esprit ?

Aussi bien, est-il séant de croire que peut-être on n'a vu aucune époque produire autant de livres chimériques et de journaux sans tenue littéraire et une foule aussi incalculable d'individus se jeter avec autant de frénésie à la lecture de romans faits à la diable, de livres où le potin, le snobisme, les aventures criminelles tiennent une place primordiale. . .

Notre siècle a déifié le laid, il a fait l'apologie du relâchement des mœurs, il a soutenu une philosophie à base matérielle. Nous sommes débordés, vous en convenez avec moi, par la mauvaise presse, la littérature française et américaine de mauvais goût.

A ces sources d'inspiration, il n'y a pas lieu de s'étonner si nous avons infiltré, dans notre vie de l'esprit, un venin des plus mortels, si nous avons atrophié en nous, pour nous servir d'une expression de Henri de Réguier, « le sens de la beauté ».

La jeunesse d'aujourd'hui devrait, à mon avis, se faire un devoir de travailler à l'éducation des goûts littéraires en cette terre française d'Amérique. Ce devoir n'est qu'un pendant de véritable patriotisme.

Il trouvera son accomplissement si la jeunesse veut se livrer à l'étude de notre histoire du Canada. Nos sources d'inspirations ! mais je n'en connais pas de plus sublimes que notre histoire. Elle est pleine d'un passé que nous ignorons trop grossièrement ; elle nous parle de guerres, de traités, de luttes, d'oppressions qui sont nôtres ; elle fait revivre sous nos yeux ces grands découvreurs qu'ont été les Cartier, La Salle et les autres, ces vaillants colonisateurs qu'ont été nos pères et une pléiade de héros qui ne sont pas de simples conceptions mythologiques, mais de vrais héros qui ont combattu pour la survivance de la race française en Amérique. Elle est intéressante dans ses grandes lignes, elle est captivante jusque dans les détails les plus minutieux.

« Le goût ne se forme, disait Goëte que par la contemplation de l'excellent ».

A ces sources d'inspiration, nous trouverons le réel sublime, « la contemplation de l'excellent ».

Au reste, le jeune homme qui aime les recherches historiques, qui se livre à l'étude de son pays, fait œuvre éminemment patriotique : il pratique un patriotisme qui ne se paie pas de mots sonores, mais qui vit de faits et d'actions.

On dirait que l'exubérance des sentiments patriotiques semble se confiner, dans notre patrie, trop souvent aux limites étroites des fêtes souventes fois grandioses — de la Saint-Jean-Baptiste, alors que les œuvres d'action et de dévouement manquent d'apôtres.

Préparons l'avenir, compatriotes ! « L'avenir d'une race ne se mesure pas sur un beau quatrain patriotique,» écrivait un jour Monsieur J.-L.-K. Laflamme. L'heure du réveil national a sonné.

Cousin pensait qu'il valait mieux avoir de l'avenir que du passé. Pour nous, qui avons un passé des plus glorieux et tout vivant encore du sang de nos martyrs, il nous faut préparer l'avenir en nous inspirant du passé. Là se trouvent les modèles, là se trouvent les aspirations, là se trouvent le succès ; c'est là qu'il faut apprendre à penser, à réformer ou à parfaire notre éducation littéraire.

« MARC-AURÈLE.»

Les Cartes Postales

C'est charmant les cartes postales. Elles ont été inventées par ce poète allemand je crois que c'est Novalis — qui le premier s'avisa d'orner son papier à lettres du portrait de sa maison. L'idée était gentille. Une lettre, c'est une visite. Se présenter, en venant visiter un ami, encadré dans sa demeure, c'est comme le recevoir chez soi ; ou c'est vouloir se présenter tout entier, « s'amener » tout entier, avec tous ses atours, avec ce qui vous complète, avec ce sans quoi l'on est dépaysé, déraciné, avec ce sans quoi l'on n'est pas soi-même.

Or, la carte postale a fourni son évolution, complète sans doute, et voici où elle en est. On vend à foison une carte postale représentant le logis de la Galerie où fut commis le parricide que vous ne connaissez que trop. Point du tout, vous ne le connaissez pas trop, paraît-il ; pas assez, même ; car les lieux où il fut commis s'étalent aux vitrines, comme un objet d'art où de culte, et vous rappellent avec assistance l'horrible forfait de l'épouse et du fils assassins. Cela vraiment est plein de goût et de tact.

Je me demande ce que peuvent bien écrire à leurs amis sur des cartes de cette sorte ceux qui en font la précieuse acquisition. Car enfin il doit y avoir un rapport naturel, rationnel et logique entre la vignette et le texte. Or je vois cette littérature : « ...les sentiments de douce affection qui nous tiennent toujours unis, quoi-éloignés... » faisant arabesque le long du taillis où ce père infortuné fut fusillé par son scélérat de fils ; et ce lyrisme : « ...Dieu vous fasse de longs jours... » festonnant autour de la place où le pauvre gentilhomme tomba pour ne plus se relever. Le contresens fait osciller, ou le contraste jette un froid le long du dos.

C'est surtout en ce temps de bons souhaits et d'aimables vœux que l'incohérence est, pour ainsi parler, effroyable. Le destinataire d'une pareille missive a bon caractère s'il fait cette réflexion : « Cet excellent Charles ! Il est charmant. Il m'envoie ses meilleurs sentiments et la maison du crime. Il a des ambitions exquises. » Plus naturel me semblera qu'il soit dit : « Ce Charles a le style imagé quelquefois. Et ses propos sont aimables, mais il a l'image un peu lugubre. Ses vœux sont excellents, mais cette maison... Est-ce qu'il m'en souhaite une semblable ? »

J'admets cette carte aux mains d'un pessimiste, d'un, non seulement désabusé, mais désespéré. Elle veut dire : « Voilà la maison que je me souhaite. » Encore j'admets qu'il l'achète, qu'il la possède et qu'il la contemple ; mais non pas qu'il l'envoie. Quand il me l'envoie, je ne puis pas savoir si c'est la maison des rêves qu'il fait pour lui, ou celle des rêves qu'il fait pour moi. Brr ! Il faut faire attention à ce signe des temps. Comme le peuple français devient gai !

Le Gaulois. UN DÉSABUSÉ.

Conversation française

Miss Nanny Shakapee, fille unique du roi des fromages mous, résolut de passer l'hiver à Paris.

Mais avant de quitter New-York, elle se dit :

Je veux prendre quelques leçons de perfectionnement dans la conversation, avec un profesdeur originaire du pays lui-même.

Intention louable qui fut bientôt réalisée, par le moyen d'une annonce insérée dans le « New-York Herald ».

Il se présenta environ douze à quinze cents professeurs de français, d'âges divers et de nationalités variées.

Le choix de Miss Nanny tomba finalement sur un digne jeune homme à lunettes, qui déclara se nommer Alexandre Curiace, et être natif de Pithiviers.

L'Américaine lui dit :

— Je ne vous demande que de causer avec moi sur n'importe quel sujet pendant trois heures tous les matins.

Pas facile, dans ces conditions de décrocher un sujet de causerie qui soit intelligent... Alexandre Curiace demanda à tout hasard :

— Parlez-moi de votre famille.

All right... Mon père naquit à Toronto... C'est là qu'il « connaquit » ma mère.

Halte-là ! s'écria le jeune pédagogue. Il faut dire : « &qu'il connut »... c'est le verbe connaître.

Fort bien ; mon père connut donc ma mère dans la ville où il « nut ».

Pardon, miss, pardon... Il faut dire : « où il naquit »... c'est le verbe naître.

Merci... Je tâcherai de ne pas oublier ce que vous me « disez-là ».

On dit : « ce que vous me dites »... C'est le verbe dire.

Parfaitement... C'est un peu difficile, mais si vous me « prédites » le succès...

On dit : « vous me prédisez ». C'est le verbe prédire.

Oui, mais ne « maudissez » pas mon ignorance...

On dit : « maudissez »... C'est le verbe maudire.

Si je commets des fautes, n'en « médisez » pas trop.

On dit : « médisez »... C'est le verbe médire.

Miss Nanny, qui depuis un instant semblait s'énerver, ne voulut pas en attendre davantage. Coupant court à l'entretien, elle se leva brusquement et s'en alla tout à fait dégoûté, en mur-

murant dans sa langue natale :

— Il est complètement idiot, ce garçon-là...

Et Alexandre Curiace, victime des bizarreries de notre vénérable grammaire, fut flanqué à la porte séance tenante...

Amusant quiproquo

(Dialogue)

(Il s'agit de deux chasseurs dont l'un a été attaque par des voleurs au détour d'un bois).

— D'où viens-tu, lui demande son ami en le voyant accourir tout tremblant ?

— Je viens... j'viens ... de la forêt

— Et tu as eu peur en traversant les bois.

—Dame j'ai été attaque par des voleurs

—Toi ? allons donc !... Combien étaient-ils ?

— Sept.

— Tu dis ?

— Je dis sept.

—Dix-sept ?

— Non... sans dix

— Cent-dix ?

— Non, sans dix !... sept.

— Cent dix sept ?

— Non, non,... Sept sans dix.

— Sept cent dix ?

— Sapristie ! ! sept, sans dix... sept !

— Sept cent dix sept ?

— Mais comprends donc ! Je dis sept sans dix !

— Dix-sept cent dix ?

— Mais non, que diable ! ! Je te dis sept sans dix... sept !

— Dix-sept cent dix sept ! ! C'est différent, mon ami, je te pardonne d'avoir eu peur ! ! !

L. MAX ! !

Entendu au cours! Hudon discutant avec Michaud
Hudon : Néanmoins......
Michaud : Hum ! Nez... en moins, tu serais joli !
Sur la route du Kent House : Edmond veut la parole ! T'as beau mon (Beaumont) cher !

Il n'y aura pas d'obstruction

DEPUIS de longs jours et des nuits prolongées, nos députés discutent à Ottawa quelle sera la forme de l'aide que le Canada donnera à l'empire. Sa question est loin d'être résolue, mais une chose décidée c'est que le

EUCHRE des E. E. D.

aura lieu à l'Auditorium le 3 d'avril et que nous comptons bien sur l'encouragement des Québéquoises et Québéquois pour qu'il soit un succès. Le Comité des E. E. D. n'épargnera rien pour en faire le clou de la saison.

"POTIER"

PHARMACIE CENTRALE
DE QUEBEC

Une attention spéciale est donnée aux ordonnances.

Les parfums
"FERNANDE"
et
"LAKMÉ"
sont les plus persistants.

ALF. L. JOLICŒUR
PHARMACIEN

338, rue St-Jean, - QUEBEC

TEL. 5151-5153.

CARTES PROFESSIONNELLES

Dr PHILIPPE HAMEL
CHIRURGIEN-DENTISTE
Ex-Elève de l'Université de Pensylvanie.

6, RUE D'AIGUILLON, Coin de la rue d'Youville. - QUEBEC.

TELEPHONE 1722

TELEPHONE 4978

Docteur RÊNÉ TURCOT
Ex-interne de l'hopital Notre-Dame de Montréal,
Ex-Elève des Hopitaux de Paris et de New-York.

SPÉCIALITÉ : Maladie des yeux, des oreilles, du nez et de la gorge.

Bureau : Angle des rues ST-JEAN et STE-ANGÈLE

Choquette, Galipeault, St-Laurent & Laferté
AVOCATS
105, COTE DE LA MONTAGNE
QUEBEC.

J. OSCAR BOULANGER
B. A., B. C. L.
AVOCAT
rue St-Pierre, - QUEBEC.
(Près la Banque Nationale)

FACULTÉS DE LAVAL

DROIT : PRES. P.-A. HUDON, E. E. L.
V.-PRES. A. LEBLANC, E. E. D.
MEDECINE : H. McCAFFREY
A. TOUSIGNAN, VICE-PRES.
Génie Forestier : A. MIVILLE-DÉCHÊNE, PRES.
GEO. MAHEU, VICE-PRES.
ARPENTAGE : LOMER FOUGÈRE, PRES.
A. LAVOIE, VICE-PRES

INSTITUT J. THOMAS
Préparation pour l'admission à l'étude des différentes professions
Spécialité: Mathématiques
195, Rue St-Jean, Québec
Tél. 4075.